

Segment #17 – La Marque des naufragés.

La nuit est étrange. Les ombres pourpres et éparses des baobabs m'encerclent et je m'en balance.

La nuit crépite quand je la frôle, tandis que des marmailons freluquets font tinter et valser leur corps de bois verts contre les branches rongées par la pénombre du maquis. Les petits êtres dansent tandis qu'un spectre passe sous les étoiles nues, ou bien est-ce le reflet chlorophyllien d'un de ces bonshommes inoffensifs. Je me suis tût un moment. Puis j'ai prié

(rien n'est fatal)

Mais quel est donc ce pays ? Je ne reconnais pas la couleur de cette terre... ni celle de ce ciel nocturne ! Autour de moi tout est sombre. Je discerne un cercle lumineux

(un feu de camps ?)

à une cinquantaine de mètres. Je me redresse légèrement, la tête me tourne. Le feu est nourri par la voile immense d'un ballon qui finit de se consumer. C'est là que la meute des petits êtres fait tinter le bois de leur corps. Ils s'acharnent et désossent la carcasse de l'engin. Les flammes éclairent de leur danse pourpre la topographie du terrain. Un maquis dense s'étend jusqu'au bout des lueurs. Dans les frontières du visible, des baobabs immenses s'agitent doucement, paisiblement, comme s'ils étaient assoupis. Je m'éberlue !

Là-haut, les étoiles cramoisies par les lueurs nouvelles de la Lune ont l'air si tristes. L'œuvre exposée aux yeux de tous... est-ce réellement le Grand Œuvre ? placardé là-haut, colorant les ombres de la nuit de son linceul sanglant d'alchimiste ? Je frissonne un moment. Pourtant l'air est doux. Mes pas pataugent dans les boues d'un delta que je n'ai jamais foulé. Un peu plus à l'ouest, dans les steppes, j'entends la toile du dirigeable qui crépite encore, déchirée par la foudre. Une armée de ces petits êtres curieux s'affaire déjà à l'entour de l'épave agonisante. Sont-ils ces Kodamas dont m'avait parlé Léon ? Je croyais qu'ils vivaient plus au sud, au cœur des forêts mycéliées.

Des brumes... Des brumes s'élevaient de la carcasse écrasée, telle la coulée d'une blessure dans la trame qui nous entourait. Je me suis raclé la gorge pour faire passer le goût du sang imprégné sur mes amygdales, les gaz de la montgolfière m'avaient irrité la gorge. Hormis ce désagrément, je semblais entier.

Et Lola...

Lola, ma muse. Si je ne m'abuse, tu étais là, étendue et inerte. Je t'ai serrée fort dans mes bras, ta respiration a hérissé les poils sur ma nuque. Lorsque j'ai reposé ton petit corps épuisé, tu rêvais encore à ses songes que tu refuses, tes yeux si vieux enfin fermés à l'horreur de ce monde où nous nous sommes naufragés. Les naufragés ont toujours un itinéraire – suivent toujours un flux le long des quais. Des ports aussi. Pour Lola, je parierais mon âme à brûler dans les feux sibériens qu'elle voit cet autre ordre mondial au bout de sa route, et fi le temps et ses heurts. Fi ! aux mythes et aux brumes. Fi ! à l'Autarcie et au Reich ! Fi ! à Magnussen, à la Bête de Lazarus et au dernier Führer. Et fuck ! à la Coalition et à son Ordre Céleste ! Il s'écroulera. Tout s'écroulera. Une fois la Terre détruite, ce sera à nous de la reconstruire.

Penché sur son petit corps frémissant et tout abîmé, je sentais les relents de l'instant figé de ses songes. Ses cheveux m'embaumaient des embruns de Rēkohu. Sa peau est devenue tant brûlante que la Lune en a scintillé. Dans l'éclairage accrût de cette nuit étrange, je surpris l'armée de marmailleurs chapardeurs à l'affût sous le couvert immense des baobabs en rut. Ils se disputaient le sac de voyage de Lola. Je ne pouvais les poursuivre sur leur terrain car, d'après les légendes le Printemps rend ces arbres irritables et dangereux. Ils ne partageraient leur domaine qu'avec les espèces endémiques. Et là-bas, plus au sud, au-delà de cette barrière de végétal en période de chaleurs, les communautés autochtones font pousser leur logis à l'aide de spores de champignons géants ; puis ils le creusent, le charpentent et l'aménagent. Au lointain de cet horizon ronronnant des chants sylvestres, j'aperçois quelques-unes de ces étranges habitations.

(Yes ! Welcome to Afrika !)

Si j'élargissais encore un peu plus l'écran de mes rêves, peut-être qu'un citoyen des ancestrales Républiques d'Uxuael se dessinerait sur ma rétine titubante. Je me perds si loin, dans des recoins si lointains, que je ne sais plus trop où nous sommes. Certains instants je me crois tant à l'est, que je me retrouve de l'autre côté de moi. Que reste-t-il de moi lorsque l'écran de mes songes s'éteint par endroit. Des souvenirs. Une poussière dans l'œil. Rien qu'une poussière, et nos rêves deviennent flous. Puis ils disparaissent, ne laissant dans nos bouches empâtées que l'amertume d'un instant inaccessible.

Il y a aussi cette armée de Kodamas chapardeurs à mes oreilles. Je crois bien qu'elle joue le chant des sphères au travers les feuilles des arbres voraces.

Je crois bien. Et je siffle avec elle.

Ma tête vibre de l'autre côté de moi. Je voudrais réveiller Lola, mais mes muscles me trahissent. Mes articulations lâchent. Suis-je vraiment dans un rêve, en somme ? ou mon esprit feinte-t-il pour me jouer une charade ?

Enraciné sous mon voile, j'aperçois un fleuve qui serpente ses brumes d'un bout de l'horizon de la canopée jusqu'à celui infini de la mer à l'opposé. Moi entre les deux, et à mes côtés Lola s'émerveille dans son sommeil. Je remonte le fleuve vapoureux, je distingue des formes, courbe les virages. Des pyramides se terrent sous le couvert d'une forêt de spore. La forêt mycélienne d'Abyssinie ! Puis le vert tapis feuillu se brouille en une palette trouble. Des cendres, ou plutôt des poussières m'ont soudain aveuglé.

Avant que la conscience ne me quitte de nouveau, un chat vint à moi. Ou bien était-ce moi qui allait vers ce félin immense. Mais les instants sont si lâches ! Ils se métamorphosent la seconde suivante en une impression d'illusion. L'amertume devient une douleur dans ma langue. Toute ma tête finit par y succomber. Je lutte, et tente de redécouper ce mirage en une origami cuivrée ; mais j'ai déjà tout oublié. Des limbes s'arrachant aux flux de mon crâne.

Lola est étendue, je me sens brûlant. Elle bouge doucement, dans un léger froissement. Les brumes se disloquent en un merveilleux ballet spectral autour de l'épave de la montgolfière. Puis elles se figent de nouveau. Les Kodamas se sont interrompus dans leur tache, ils se sont tus et nous observent maintenant. Émerveillés ! Leurs yeux de chlorophylle scintillent dans les ténèbres alentours, partout.

Lola bouge plus violemment dans son cruel sommeil. Les brumes elles aussi. Et elles s'effacent pour venir couvrir Lola dans sa peine immense.

Le chat ! Bien sûr !

Le chat de Pompéi lui a appris à dompter les brumes et les nues !

Elle dort dans son lit de vapeur et de rosée tendre.

Elle connaît la cartographie des nuages.

*Cette fille qui dort,
à qui parlent certains
des Dieux Éphémères...
que doit-elle savoir ?
Que fera ma Lola,
ma muse, à l'avenir ?*

*Ô Mnémosyne ! Dors,
tu en auras besoin.
Vois les sylvains s'affairent
à ton lit de nues... dors.
Et dès ton réveil, là,
je saurai te cueillir.*

*

*

*

Lorsque je me suis réveillé pour mon tour de guet, nous étions au beau milieu de la Méditerranée. Le Soleil était clair, aucun voile ne fraichissait la douceur de ses rayons en céramique. Nous voguions entre Syracuse et notre île. Demain l'équinoxe ferait vriller les marées. Nous devons absolument rentrer au port cette nuit.

La mer devait se retirer d'une dizaine de mètres dans l'après-midi suivante, la barrière des plages immenses nous naufragerait à coup sûr si nous n'amarrions pas à temps.

Le compte à rebours était enclenché. Si la météo ne jouait pas sa trahison, tout devrait bien se passer.

*

*

*

La météo s'était drôlement gâtée une fois le Soleil chu. Comme en un mauvais présage, la nature craignait de ne plus jamais le voir poindre – l'illumination quotidienne s'éteignait.

Le vent d'Ouest avait feint sur nous sans crier gare.

La mer était calme, nous voguions paisiblement sous les épais panaches de cendres recrachés du Vésuve. Les fumées étaient tant épaisses dans l'atmosphère que la température était descendue au niveau de celles de l'hiver dernier. Je fus soudainement fouetté par une bourrasque insidieuse. Les molécules se sont violemment mises à s'entrechoquer contre les voiles du Queen Zenobia. Du haut de mon mât, je dominais le vent. Je dominais la mer, mais la puissance du volcan était si immense dans sa colère ! Quel magnifique spectacle que cette nue déchirant sa robe sulfurisée. Les étoiles s'illuminèrent, la nuit devint succube. Mais ce n'était qu'un interlude. D'ici deux minutes, les voiles et les bastingages iraient se mettre à voler. Ainsi qu'une partie de notre équipage. Les étoiles s'éteindraient alors aussi soudainement qu'elles étaient apparues, unes à unes, sous la masse affamée de la tempête céleste. J'entendais déjà la foudre s'extasier au loin, comme les feux d'un canon enragé.

Mais l'objet de la mission était plus crucial que nos vies. Nous devons le mener à bon port. J'ai noué une corde pour lester mon sac à mon corps ; la dernière pièce du philosophe Socrate sera mon fardeau jusqu'à ce que je retrouve Lola ainsi que le reste de la Machine. Je la garderai bien à l'abri dans mon barda ; et elle n'en sortira pas avant que Lola, Kei et moi ne soyons regroupés ensemble

avec le reste de l'équipe pour nous pencher sur ses mécanismes encore insoupçonnés. Cet *Ordinateur Personnel* antique encore inachevé était déjà un oracle fiable. Les éclipses lunaires... la valse de Vénus face à nos astres... Mars à portée de main... un météore chuté non loin du delta du Nil à l'automne. La Machine d'Anticythère avait tout vu. Elle sait. Prédit. Les instants perpétuels d'une inertie mécanique, en somme.

Et la dernière valse... peut-être... demain au matin. Je ne compte plus y penser avant demain. Avant d'avoir retrouvé la chaleur de Lola tout auprès de moi.

Nous devons rentrer au port au plus tôt. Pour sûr !

Avant demain matin. Mais rien ne se passa comme nous l'avions prévu. Inertie humaine...

Une demi-heure plus tard, un immense nuage gris nous submergeait. Des foudres de cendres s'abattant sur les plaines salines à l'horizon. Le Vésuve était en crise. Y aurait-il un chat pour guider les condamnés ? En 72, lors de la Grande Éruption, un chat érudit avait voulu avertir le peuple. Mais personne ne l'a écouté. Jamais. Puis il n'y a plus eu de futur. Plus de peuple. Ni personne pour pleurer les cendres des défunts. Des naufragés

*(Naufragés ! femmes sans foyer,
hommes et cadavres s'amoncelant le long des quais...*

*Naufragée. You Are Not Alone, now.
Les enfants de Yana,
ceux qui auront su écouter le chat,*

*ils vous chanteront les Sphères.
Ils vous montreront comment soufflent les courants dans l'air,
comment roulent les vagues, et suivre l'albatros*

*et son reflet sous l'aube sage.
Ils vous apprendront la cartographie des nuages.*

À condition...)

À condition de les écouter, le Chat et ses enfants. Une nuit, je me suis discrètement faufilé dans les appartements de notre Mère. Sous les lueurs d'une Lune encore jaunâtre, à l'époque. J'ai étalé toute une collection de livres sur le sol molletonné de la Bibliothèque Appledore de Sonmi. Je n'ai rien lu d'autre que certains dossiers, car j'avais des craintes distinctes et nul besoin de m'étaler sur d'autres mystères – ni même les plus extasiant ou croustillant. Lorsque j'eus ma réponse, un haut-le-

corps me fit valser dans cette nuit d'hiver méditerranéen. La neige s'amoncelait aux carreaux de la meurtrière, je me sentais cerné par cette nouvelle vie. Mes peurs furent fondées. Dans le logiciel, Lola et sa sœur étaient marquées toutes les deux de la marque des naufragés. Lola Yana Fedrith. Anna Yana Fedrith. Et Boxy Roxy. Lui, son vrai nom était noté d'un feutre rouge sur un dossier atypiquement noir : JN Cerey. Je m'inquiétais pour Anna... si les meutes de la Coalition s'intéressent à elle, je crains que... Non !

Par contre, je n'ai rien trouvé me concernant. Rien d'autre que du Silence ! Existais-je vraiment en fin de compte ? Je n'avais aucune identité, plus de passé, un présent entre parenthèses. Mais il me restait bien un avenir. Si ! bien sûr. Lola. Lola et sa quête ! Mhhh... Oui ! Il me semblait bien que pour elle j'existais. Et je crois bien que je n'existais que pour elle d'ailleurs ! Sinon... à quoi bon ? À quoi bon avoir continué ma vie de vaurien. Mener une existence sans but, sans foi. Aujourd'hui j'ai placé ma foi, j'ai su le faire. J'ai grandi, comme qui dirait, je suis tout juste un adulte nouveau-né. Elle n'est pas ma mère, nous ne sommes pas encore un couple confiant l'un en l'autre, mais sans elle, sans Lola, je ne serais pas Arsène Lupin. Je serais celui que j'étais. Mort en sursis et sans nom, certainement. Sans Lola je me serais inscrit sur les listes territoristes de la mégapole Lyonnaise. Alors j'aurais tué quelques symboles de la Coalition – de nouveau

([...]l'assassin du Cinquième Chef de la Coalition, en réinsertion sur parole, repasse à l'acte[...] il encourt la peine ultime[...])

Non ! Ô non ! Je ne sauterai jamais du haut de la Tour Exécutoire, poussé par cet Œil qui vous mate à chaque seconde de votre chute. Et qui métamorphose chaque instant de vos vies – de vos survies – en des moments infinis. Le pouvoir de la Mort Éternelle. Une chute, des escaliers de brumes, des vies, des calanches... des îlots suspendus dans le vide autour, et juste avant l'impact final, vos larmes s'éclatent en une brume brûlante sur le bitume imbibé, avant de s'évaporer en une nouvelle goutte dans les océans de Rēkohu.

Juste une goutte d'eau de plus dans l'océan... mais que sommes-nous si un océan n'est constitué que d'une multitude de gouttes d'eau ?

Puis votre corps suit, et épouse de force la forme linéaire de la terre – la gravité est si cruelle
(j'en veux à Newton pour la pesanteur ; j'en veux à Nietzsche pour le retour éternel.)

Comment quelqu'un, ou quelque chose, peut-il user d'un tel pouvoir ? Le pouvoir de la Mort Éternelle. L'inhumanité est Maître et c'est sans conteste ! Bref...

Bref ! Je n'ai pas eu à épouser le bitume contre ma volonté. Lola m'a sauvé. Elle m'a extrait d'un monde qui n'était pas fait pour moi. Et en contrepartie, je l'intégrerai dans un nouveau monde, là où elle pourra s'épanouir comme un Printemps tant attendu. Et célébré.

Elle m'a sauvé. J'ai disparu, je n'ai plus de nom. Magnussen lui-même n'a su me nommer.

Débarassé du fardeau de ma généalogie, je me suis senti de nouveau capable de l'impossible. Pour Lola

(un Nouvel Ordre Mondial. Là-bas...)

Je me suis sorti de mes limbes pour Lola. Pour qu'elle puisse enfin s'épanouir, magnifique chimère extraite de son cocon, sans danger. Je la protégerai des charognards et des prédateurs. Coûte que coûte. Je mettrais même mon Humanité au rabais s'il le fallait ! Sans conteste.

Pour tous ceux qui sont marqués..! pour ceux qui ne le sont pas aussi ; je me rebaptise, moi, le non-nommé. Je me nomme fils de Yana, et qu'importe qui je fus par le passé.

N'ayez pas honte de porter la Marque des naufragés !

Let's go to Afrika, Lola !

Thanks Mnemosyne, I'll be anyone, now !

*

*

*

De mon mât, je ne distinguais que la tempête. Les étoiles s'étaient muées en foudres et en ténèbres. Les boussoles et tous les instruments indiquaient que nous voguions droit vers notre objectif. Mais où étions-nous exactement sur les cartes maritimes ? Quelle heure pouvait-il bien être ? J'avais laissé la montre à Lola, et je n'avais pas confiance en les changements de l'heure physique. Aux vues et aux contenus de mes pensées, je devais avoir passé deux bonnes heures à scruter l'horizon du haut de mon perchoir glacial, à l'affut de dangers. À l'affut de mes souvenirs. Bref. Il devait alors être pas loin de vingt-deux heures lorsque Sonmi dut remettre de l'ordre dans son équipage.

Parfois, la mer rougeoyait un instant, puis les eaux se teintaient des couleurs du sang. J'avertis le reste de notre troupe que cette mer de sang n'était que le mirage d'une menace symbolique. Juste une illusion. Mais la foule préféra virer à la liesse. C'est alors que Sonmi a hurlé :

« Chacun à son poste ! Sinon vous mourrez tous ! »

Les survivants s'étaient remis à leurs propres labeurs, l'échiquier était en ordre. Moi sur mon mât, et chacun à sa place, ainsi était *la loi*. *La* seule, en cette communauté anarcho-communiste. La lâcheté était le seul vice à craindre des autres. Les lâches et les communautaires non intègres mènent toujours une communauté à s'écrouler. L'Ordre Mondial en place est peuplé de lâches et de gens non-intègres à eux-même. Votre Ordre est voué à s'effondrer par la faute de ceux qui le constituent.

La Crique aux cendres se dessina à l'horizon lointain, minuscule morceau de terre sur les vieilles mers du passé. Puis elle disparut, enveloppée par la tempête étrange. Au sommet du mât, j'eus tout juste le temps de discerner l'embargo nocturne, ainsi que le léger scintillement insensé de détresse, au sommet du manoir, déclenché par la rapide clarté du ciel déchiré.

Sonmi prit alors les commandes du navire. Son bureau était un phare, donc un outil de communication à distance. Nous changeâmes de cap pour rester dissimulés derrière les brumes. Si le signal était donné, nous ne devions pas fuir. Des civils étaient encore sur l'île. Et pour une bonne raison...

La Machine était encore avec eux. Et elle devait être entière, le rester, qu'importe le coût. Un sacrifice devrait s'imposer.

Le Silence soudain tombé nous fit parvenir les échos d'une voix que j'aurais reconnue entre mille. Celle de Charles Lazarus Magnussen, le bras armé du dernier Führer. Lazare :

– En ordre ! des civils arpentent encore cette île. Trouvez-les. Capturez-les, elles n'ont aucune possibilité de fuir. Exterminez tout autre nuisible !

EXTERMINEZ !

Ces civils... Ce ne pouvaient être que Lola. Et Kei. Sans Léon. Lazarus n'avait parlé que de femmes, et apparemment ces troupes tant aguerries n'auraient jamais le cran de lancer un tel assaut si Léon avait été de la partie. Jamais Léon n'avait été emmerdé... enfin, peut-être au début, mais c'en est terminé. J'espère qu'il en sera de même pour notre troupe. Un jour ou l'autre.

Dans l'ombre de la pinède, je progressais. Sonmi et l'équipage survivant avaient mis cap vers d'autres antipodes, en sûreté. Trop de vies étaient en jeu. J'avais salué le petit Tony, en-haut de son mât, lui qui est devenu, au cours des mois derniers, un membre, un frère de la famille que nous formions avec Kei et Lola, ainsi que Léon et Sonmi. Il ne parlait toujours pas, mais il était de nouveau un enfant. J'ai secoué la main comme pour lui dire au revoir. Mais le planisphère est si vaste, le monde si cruel... Je crois que mon mouvement de main était un adieu déguisé

(comme au Carnaval)

Alors maintenant tout repose sur mes épaules. Que pourrais-je bien faire, coincé dans cet enfer, entre la barbarie et le feu ? les abominations, ainsi que toute l'armée de circuits et d'os de l'Autarcie ?

Je devrais me déguiser en ombre. La nuit serait bien plus longue que prévue !

*

*

*

Sonmi et son équipage devaient détalier dès que mon signal serait donné. Tapis dans la brume, ils attendaient, en sûreté. C'est à ce moment-là que je me tourna pour la dernière fois vers la Reine en exil. Tony était au poste de guet du Zenobia, je le saluai du maquis où je me cachais, puis repris ma route entre les odeurs de la jachère. Les filles avaient fait du bon travail ici. En vain.

Du côté des terres, je voyais rougeoyer le manoir, ses cendres s'élevant dans la tempête, puis retombant avec la pluie en une suif poisseuse sur mon visage. Cette suif n'avait pas le goût de la chair. Ma Lola devait toujours être en vie, quelque part sur l'île.

Mais où ?

*

*

*

Le brasier....

Le Chat de Pompéi. Ses yeux savent les flammes du désastre à venir.

Le chaos... plus d'avenir !

*Arsène,
alias Yana.
Le 20 Mars 2015.*

**FIN DE LA TROISIÈME PARTIE
– QUEEN ZENOBIA.**